

Paris 17 janvier 1951.

Cher Monsieur,

Quelle joie pour moi de vous retrouver dans le texte de la conférence que vous avez bien voulu m'envoyer ! L'éloignement ne peut rompre l'amitié - et si bon que soit votre pays, si fugitive qu'ait été votre rencontre à Paris, je reste marqué par votre présence, et je repense souvent à ces conversations que nous avions frôlées sur le Saut Guillaume. Hélas, nous n'en avons peut-être jamais plus de nouvelles, et peut-être devons-nous toujours nous confier au papier ! Songez en effet que nous sommes sur que deux antipodes l'un de l'autre : un océan et un continent tout entier nous séparent. Mais pourquoi nos efforts ne continueraient-ils pas à aller l'un vers l'autre, en se désincarnant ?

C'est pourquoi, cher Monsieur, je vous adresse ce salut, et malgré ce retard auquel je n'ose même plus chercher d'excuses, tant elles seraient faciles et nombreuses dans ce pays, mes vœux les meilleurs et les plus ardents pour l'année qui vient de commencer. J'évoque les souhaits que vous avez formulés à son aurore, mais je les fais mieux et j'espère que 1951 en verra la réalisation.

Je ne sais quels projets vous entrevoyez à l'aube de cette année nouvelle, j'ignore si il existe

au Chili un vent de pessimisme et d'angoisse. Je souhaite pour vous de ne point être renversés par l'iniquité de comme nous le sommes ici, à Paris, en France et dans toute l'Europe occidentale. Nous avons peur de la guerre, de celle des honneurs qu'elle entraîne, de l'affreux nuit qu'elle provoque au cas de défaite - et pourtant cette guerre que nous redoutons, nous la voyons approcher. Prenez-vous mesure le dieu de ce continent, qui fut le maître du monde, ni contesté et sans rival, aujourd'hui, suspendu et haletant. Certes ces impressions que je vous donne, on ne les perçoit qu'en à la surface de la vie quotidienne, mais si vous sondez le fond des consciences, vous y trouverez à la fois la peur et l'impuissance.

Vous trouverez sans doute, cher Monsieur, un pessimisme indigne de ma jeunesse, et vous avez raison. Mais au vrai ce pessimisme n'est imposé par la vie sociale; et mon vrai sentiment, c'est la foi et l'espérance, non plus humaines, mais chrétiennes, parce que je suis enfant de Dieu par le baptême. Vu sous cet angle chrétien, l'aspect des problèmes change totalement, même si humainement parlant il y a contradiction. Le Christ ne voulait-il pas être dans ce monde, un signe de contradiction.

C'est pourquoi ^{malgré} la vision de ces lendemains difficiles, mais forte de cette espérance, il ne faut pas perdre de vue la vie quotidienne, avec ce qui elle a d'ailleurs tant, mais aussi d'intéressant, d'amusant. Si vous voulez bien je vais vous faire le point de ma situation étudiante. J'ai été reçu au diplôme de l'Institut d'Etudes politiques, avec le numéro 20, et au diplôme

de doctorat de droit public. En octobre, je me suis pré-
senté au concours de l'École nationale d'Administration,
mais ici j'ai obtenu beaucoup moins de succès - puisque
je me suis fait alors à l'écart. Cette année donc, je con-
sacre mon temps au 2^{ème} diplôme de doctorat: Économie
politique, et à la préparation intensive du concours, que
je souhaite ardemment réussir. En même temps, je me
culture beaucoup - mais dans cette voie on n'a jamais
terminé, l'homme est un éternel étudiant.

Sans doute que vous gardé un grand souvenir
de l'année théâtrale parisienne; je vous dirai que cette
année, les grands succès sont "La Révolte" ou "L'Amour
fou" de Anouilh, et "Malatesta" de Mauthner.
Je suis allé moi-même voir "Le Feu sur la terre" de Mauriac
mais je dois avouer que j'en suis sorti un peu déçu.

Je m'aperçois que je n'ai parlé que de moi,
de Paris. Chez Monsieur, j'aimerais savoir beaucoup de
choses de votre Chili. Vous m'avez apporté la connaissance
de votre pays, de son histoire, de ses institutions, de
son esprit et de son âme, alors que le Chili n'était
pour moi, qu'une entité intellectuelle, vide
de toute réalité et de toute vie. Vous m'avez fait
communier avec votre peuple. Votre conférence, que j'ai
reçue avec tant de plaisir, m'a encore entraîné sur
le régime et la situation politique de votre peuple, et
m'a fait comprendre cette sorte de symbiose politique
si remarquable, et si étonnante qui existe entre le Chili
et la France, sans que celle-ci ne soit en danger un seul
instant. Il y avait d'utiles enseignements à en tirer.
Aujourd'hui, ma plus grande joie consiste à

à venir jusqu'à vous pour connaître enfin votre pays, -
non seulement par l'intelligence. Vous avez fait venir
en moi, un attrait violent pour vos villes, vos campagnes,
vos montagnes; j'aimerais m'associer quelque temps
à votre vie, me mêler à vos étudiants, connaître votre
société, en un mot comprendre les conditions et
me faire comprendre d'us. Mais quel souhait inutile
tant de distance vous séparent? et pourquoi échafauder
ces sorts de rêves, quand ils semblent si
inréalisables? Mais peut-être n'est-il jamais de
rien!

Cependant, il faut mettre un terme à cette longue
misère, et le dernier mot que je vous disai, c'est
que vous n'êtes pas nés à Paris.

Veuillez croire, cher Maurice, à l'assurance
de ma respectueuse amitié.

Maurice

Maurice Igot.

1 rue de Strail

Paris XV^{ème}